

Les foires en Vallée d'Aoste et autour du Mont-Blanc

Avec la reprise économique et commerciale du début du deuxième millénaire, foires et marchés suivant en particulier les principaux axes de communication regagnent de l'importance. Les cols alpins, grâce aussi à des conditions climatiques particulièrement favorables, sont normalement traversés par des pèlerins, des armées et surtout par des marchands.

La Vallée d'Aoste par sa position et la renommée de ses cols, le Petit et le Grand-Saint-Bernard en particulier, mais aussi le Théodule, le col du Mont, la fenêtre de By, etc., est un couloir de passage privilégié.

C'est à cette époque que naissent les principales foires modernes, souvent instituées dans le cadre des franchises accordées aux principaux bourgs en formation.

Les premières foires sont donc essentiellement un phénomène urbain. Elles se déroulent dans une période fixe mais les jours et la durée peuvent être variables pour ne pas empiéter sur les festivités éventuelles.



Saint-Pierre, avril 1910. Foire en bétail

(fonds Bionaz)

Après un essor remarquable, les innombrables foires urbaines fleuries dans les Alpes nord-occidentales, entrent en crise à partir du XVI^e-XVII^e siècle au profit des petites foires de communautés réduites qui se multiplient parfois même à des altitudes étonnantes, comme celle de Prarayer à Bionaz ou de Chermontanaz dans le Val de Bagnes. C'est aux XVIII^e et XIX^e siècles que ces petites foires connaissent leur apogée dans les pays autour du Mont-Blanc.

Il s'agit surtout de foires de bétail, mais elles sont toujours aussi l'occasion pour acheter, vendre ou échanger d'autres marchandises d'utilité courante.

Les foires sont aussi le rendez-vous pour des artisans, rempailleurs, étameurs, rémouleurs, etc., l'occasion pour honorer les échéances administratives, la consultation éventuelle d'un avocat ou d'un notaire.

On peut y rencontrer des jongleurs, des chanteurs avec leurs feuilles volantes, des joueurs d'orgues de barbarie et toute sorte d'humanité variée à la recherche de quelques bénéfiques lors d'un rassemblement de foule important.

Région de montagne où l'élevage représente la principale activité économique, la Vallée d'Aoste, comme la Savoie et le Valais voisins d'ailleurs, avait surtout des foires de bétail.

Mais elle a aussi dans sa tradition "Un marché singulier" comme intitulé un article du journal "l'Indépendant" du 6/2/1857 : la foire de Saint-Ours. Ses origines sont mystérieuses et légendaires.

François-Gabriel Frutaz cite un document du XII^e siècle, malheureusement perdu depuis, d'autres allusions à la foire se trouvent sur des documents postérieurs, puis, entre le XV^e et le XVIII^e siècle, aucune nouvelle sur la foire ne nous est parvenue.

Probablement, elle s'est déroulée en sourdine dans un contexte économique local faible, mais elle pourrait avoir aussi connu une longue interruption.

Ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle qu'on retrouve des témoignages sur la foire.

C'est grâce à l'article déjà cité paru sur "l'Indépendant" en 1857, où le rédacteur anonyme lance un appel aux lecteurs cultivés, qu'on en sait davantage sur ce "marché singulier".

Un lecteur anonyme, mais certainement passionné d'histoire et familier des vieux parchemins, répond en soulignant l'ancienneté de la manifestation et ses liens avec le chapitre de Saint-Ours.

Depuis, les notices sur la foire d'Aoste et de son homologue de Donnas bien que fragmentaires deviennent plus fréquentes.

En 1876, Anselme Nicolas Marguerettaz parle de la foire dans une étude sur

les hôpitaux d'Aoste, ainsi, pour la première fois, un historien s'en occupe scientifiquement.

Avec la création en 1869 du Comice Agricole plusieurs initiatives sont lancées pour resoulever le sort de l'agriculture valdôtaine en crise comme un peu partout dans les Alpes.

Le gouvernement italien aussi se tracasse pour l'appauvrissement des montagnes et leur dépeuplement progressif.

Il prône alors, suivant l'exemple d'autres pays, la Suisse romande notamment, la formation des jeunes montagnards dans des activités économiquement rentables, complémentaires de leur labeur de paysans.

Ainsi, le Comice Agricole se fait promoteur d'une campagne en faveur des petites industries forestières, c'est-à-dire la fabrication d'outils et d'objets en bois. La foire de Saint-Ours devient alors le support naturel pour la promotion de l'artisanat du bois : les tendances traditionnelles sont encouragées, des prix de qualité sont décernés aux artisans méritants et en 1891 une école de sculpture est instituée. La première année elle compte 42 participants. La foire de Saint-Ours connaît un nouvel essor et, avec des fortunes alternes, liées aux contingences his-



Aoste, 31 janvier 1920. Foire de Saint-Ours : que de hottes empilées !

(fonds Brocherel-Broggi)

toriques et aux situations économiques, elle s'achemine à devenir la manifestation à résonance internationale que nous connaissons.

Les meilleurs produits artisanaux valdôtains sont exposés dans des foires internationales, voire l'exposition de Turin de 1898, des personnalités comme Jules Brocherel contribuent à travers leurs écrits, leurs relations et leur engagement personnel à faire rayonner bien au de là de la Vallée, les outils et les sculptures des artisans valdôtains.

Née comme occasion de commerce pour répondre aux nécessités des agriculteurs de renouveler leur parc à outils avant la reprise des travaux du printemps, la foire a évolué surtout à partir de la fin de la deuxième guerre mondiale en exposition vente de produits artistiques en bois de très haute qualité chez un bon nombre d'exposants. La Porte Prétorienne et la rue Saint-Ours demeurent le cœur de la manifestation mais les étalages des exposants occupent désormais les bords des rues de toute l'ancienne ville et la foire, avec ses différentes articulations anime presque tous les quartiers, du Pont de Pierre aux Plots. Le client valdôtain est toujours fidèle, mais la présence de Piémontais, Suisses, Savoyards et autres est de plus en plus marquée.

La foire de Saint-Ours a donc perdu en partie son cachet originaire et bien qu'elle représente encore pour le paysan valdôtain un rendez-vous important, elle est vécue de plus en plus comme une grande fête plutôt qu'une foire. Les foires par excellence malgré les changements récents restent pour le monde rural celles du bétail.

Déjà l'Intendant aux Finances Vignet des Étoles dans sa relation au Roi de 1778 constatait que l'élevage, bovin en premier lieu, représentait la principale ressource des Valdôtains.

L'organisation sociale traditionnelle était foncièrement structurée sur les exigences de la vache : la maison avait toujours une foinière capable pour les réserves fourragères nécessaires pour passer l'hiver, particulièrement long en altitude, la famille partageait l'étable avec le troupeau en hiver et toute ou en partie le suivait en été à l'alpage, les terrains irrigables étaient destinés à prairie pour la fenaison, le bien être même de la famille était calculé en nombre de vaches à l'étable : deux ou trois vaches à l'étable était la norme, dix la richesse, moins de deux la pauvreté.

Véritable mère-nourricière, la vache offre au montagnard le lait et ses produits, sa viande, sa peau et ses cornes, la fumure pour la fertilité de la terre mais aussi sa chaleur dans les étables habitées pendant l'hiver, sa compagnie durant les longs mois de solitude à l'alpage et un grain d'adrénaline quand, lors d'un combat épique, elle refoule l'adversaire et, satisfaite, lève sa tête vers le ciel en remuant joyeusement la queue dans l'attente de la caresse de son maître. Ainsi, il n'est pas étonnant que les éleveurs, les vrais, vivent leur rapport avec la vache comme une véritable passion.



Challand-Saint-Anselme, 25 mai 1940. Exposition de bétail

(fonds AVAS)

Pivot de l'économie et passion de l'homme, la vache se trouve donc au centre de la plupart des activités humaines et de l'organisation même de la société alpestre.

La foire du bétail était donc un événement pour l'homme et pour la bête qui devait se présenter avec tous ses atours à l'œil avisé des acquéreurs potentiels.

La vache était étrillée soigneusement, souvent par les enfants de la famille et ensonnaillée.

Le trajet vers la foire pouvait même être très long et prévoir le franchissement de cols. Il y a des attestations du passage du Col Théodule par des troupeaux de vaches vers les foires du Valais, au Moyen-Age.

Mais, plus récemment au XIX^e siècle, on empruntait aussi d'autres cols pour le Valais à partir de Bionaz, Ollomont ou Étroubles, le col Sérénaz entre La Salle et Bosses, le col de Chavacour entre Torgnon et Bionaz, pour se rendre ensuite à la foire d'Évolène où des places étaient réservées aux Valdôtains.

Le trajet était donc parfois très long et obligeait le troupeau à partir à des heures inhabituelles pour des déplacements de un ou deux jours.

Dans ce cas, pour que les bêtes ne souffrent pas trop et ne perdent leurs attraits, le déplacement devait être préparé dans les détails : prévoir un héberge-



Col du Petit-Saint-Bernard, 1915

(fonds Brocherel-Broggi)

ment, des haltes pour paître, donc louer au préalable des pâturages pour l'occasion, le long de la route pour la foire.

Les Valdôtains commerçaient le bétail avec le Valais, la Savoie et les vallées piémontaises. Ils achetaient surtout en Suisse les vaches du val d'Hérens, qui étaient particulièrement appréciées, et ils vendaient surtout aux Piémontais puisque les races valdôtaines étaient mieux adaptées que les piémontaises, bêtes de plaine, pour les pâturages alpestres du Piémont.

Étant donné que la plupart des foires, celles de la plaine surtout, se tenaient en automne, après la descente de l'alpage, ou au printemps, avant l'inalpe, les conditions météorologiques n'étaient pas toujours favorables.

On raconte de troupeaux de retour de la foire de Sion bloqués par la neige sur la route du Grand-Saint-Bernard, secourus par les chanoines, de pertes considérables, d'hommes et de bétail.

La nécessité de vendre ou d'acheter était recourante : une bonne fenaison encourageant les éleveurs à acheter, et une mauvaise à vendre ; les épidémies, hélas trop fréquentes, qui sévissaient périodiquement, obligeaient les éleveurs à renouveler leur troupeau en achetant dans les zones indemnes avec des sacrifices inimaginables.

Souvent l'éleveur se débrouillait tout seul grâce à ses relations personnelles ou aux rencontres à la foire mais quand il fallait vendre ou acheter un nombre important de têtes, ou conclure une transaction en temps rapide, il devait faire recours à un intermédiaire, aimé et haï en même temps mais indispensable : le maquignon ou marchand de bétail.

Le maquignon était souvent éleveur aussi. Il devait connaître le bétail, être renseigné sur le cours du marché, savoir où, au moment, le bétail était meilleur marché, connaître le caractère des gens et surtout leur situation économique. Un éleveur frappé par une épidémie était dans la nécessité absolue d'acheter le nombre de vaches nécessaires pour pouvoir consommer son fourrage et produire de quoi vivre. Il était donc dans une position de faiblesse dont le maquignon pouvait profiter sans toutefois exagérer : il aurait toujours pu avoir besoin de la reconnaissance de l'infortuné du moment.

Pour se renseigner, il fréquentait les étables, les alpages, les bistrotts et bien sûr les foires où, l'oreille tendue, il prêtait attention aux discours des présents. Mais il était aussi un véhicule de transmission des nouvelles dans des sociétés où les longs déplacements et les sources d'information étaient rares. Et pour cela, tout en n'étant pas crû au cent pour cent, il était quand même apprécié. Les petits maquignons avaient un rayonnement réduit, d'autres commerçaient dans toute la Vallée et fréquentaient régulièrement les foires avoisinantes. Ils entretenaient des relations avec des confrères de très loin ! Savoie, Valais, Piémont mais aussi Ligurie, Calabre, voire toutes les régions de montagne intéressées à la race alpine.

Il achetait du gros bétail, pour la traite ou pour la viande, mais aussi les peaux et les petits veaux de lait.

Les Valdôtains, soucieux de profiter le plus possible du lait de la vache, tenaient à se débarrasser rapidement des veaux. Ainsi le maquignon pouvait conclure d'excellentes affaires avec les collègues piémontais notamment, qui pourvoyaient à la fourniture de viande pour les villes de la plaine.

La contractation était une opération longue et délicate, liée à un rituel bien précis. Elle commençait peut-être le matin à la foire, reprenait à midi au bistrot, et s'achevait la nuit dans une cave à vin.

Le vendeur mettait en évidence les qualités de la vache et l'acheteur essayait de les diminuer en faisant bien attention, cependant, à ne jamais heurter la susceptibilité du vendeur.

Une bonne laitière devait être belle : le dos plat, les cornes fines et relevées, le pi bien formé, le pelage fin et reconnaissable de la race.

L'éleveur devait communiquer la date présumée du vêlage avec une approximation d'un mois et déclarer les vices rédhibitoires éventuels, c'est-à-dire les



Aoste, octobre 1963. Foire au bétail : l'affaire est conclu

(fonds Bérard)

défauts non visibles qui justifient un dédommagement pour l'acheteur non prévenu. La vache doit être "frantse" saine et bien portante, indemne des maladies telles que la phtisie, l'aphte ou l'épilepsie, ne pas avoir des défauts physiques difficiles à percevoir sur place tels que le vice de sucer la langue ou des trayons bouchés, elle doit être facile à traire et, surtout, ne doit pas retenir le lait, ne doit pas être agressive à l'égard des personnes. Le cas contraire sa valeur marchande en est réduite. Le contrat était scellé par une poignée de main. Mais les contestations successives n'étaient pas rares pour le bonheur des avocats.

Maintenant les choses ont profondément changé. Les moyens de communication relient désormais tous les villages et les contacts entre acheteurs et vendeurs se font dans les lieux et par les moyens les plus disparates. La foire est de plus en plus une occasion pour l'éleveur de montrer son bétail. Certificats et paperasses variées accompagnent désormais toute transaction. L'œil des experts joue désormais un rôle secondaire.

La poignée de main finale est toujours d'usage, mais sa valeur symbolique et juridique d'autrefois fait partie des souvenirs.

Alexis Bétemps